

J'eus alors recours à la science.

Cette fois, j'avais à peu près réussi. Si l'étude, le travail ne me consolèrent point, ils absorbèrent du moins tellement mes pensées, que bientôt je devins indifférent aux autres passions humaines.

Seulement, je sentais aussi que pour ne plus souffrir, il me fallait éviter à jamais la présence de ceux qui pouvaient, sans le vouloir, raviver mes douleurs.

Me livrant en entier à cette science bienfaisante, j'y sacrifiai ma fortune, mon temps et les forces de mon corps et de mon esprit.

Avec Amyot et Scaliger j'étudiai les langues orientales, avec Baronius l'histoire, avec Théodore de Bèze la philosophie religieuse, avec Bodin la magie et l'alchimie.

Bientôt je fus en relation avec tout ce que la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie possédaient de savants.

Je travaillai sans relâche, avec une infatigable ardeur.

Deux fois, je reçus des messages du comte qui me pressaient vivement de me rendre près de lui. Deux fois je refusai sous des prétextes laborieusement trouvés.

Enfin, un troisième m'arriva : celui-ci fit chanceler ma résolution arrêtée, mais par malheur, je fis appel à ma volonté et je résistai encore.

Le comte me disait qu'il se sentait triste, inquiet, préoccupé, que de lugubres pressentiments l'agitaient sans qu'il pût en définir la cause, qu'il avait foi en mon amitié, qu'il désirait me voir ; qu'il ne savait pourquoi, mais qu'il était certain que ma présence au château le préserverait d'événements fatals...

Il insistait au nom de son propre bonheur, d'une façon telle que je me sentis, je vous le répète, chanceler dans ma détermination.

Malheureusement, il ajoutait dans sa lettre, que Blanche et lui s'aimaient plus que jamais et que la comtesse était toujours plus belle et plus ravissante.

Cette phrase me brisa le cœur et me fit déchirer le message.

Cette fois encore, je refusai opiniâtement et je demeurai à Paris, me redonnant tout entier au travail.

Je m'occupais à cette époque, avec l'Allemand Goelenius et l'Anglais Fluid d'une branche de la science encore presque inconnue de nos jours, mais appelée à jouer dans l'avenir un rôle puissant et indéfinissable, cette science particulière à laquelle Paracelse avait donné le nom de magoétisme, en en ébauchant la découverte.

Une nuit que j'avais travaillé avec plus d'ardeur encore que de coutume, l'esprit effrayé des découvertes que je faisais à chaque pas dans la voie ténébreuse que je poursuivais sans relâche, je m'endormis dans mon laboratoire.

Un songe horrible vint tourmenter mon sommeil.

Je voyais le comte Henri mourant dans les convulsions d'une agonie furieuse.

Sa couche était inondée de sang.

Près de lui, Blanche, renversée, un poignard enfoncé dans la poitrine, tendait ses mains suppliantes comme pour implorer du secours, et mon nom, que je distinguais parfaitement, s'échappait de ses lèvres décolorées.

Je me réveillai le front baigné de sueur et, en constatant que je venais de subir les angoisses d'un songe, je poussai un cri de satisfaction.

Je m'endormis de nouveau et de nouveau le même rêve effrayant vint m'asséillir.

Par deux fois encore je luttais en reprenant mes sens contre

cette vision épouvantable, et par deux fois encore, elle m'apparût obstinément.

Le lendemain, au jour, j'étais si bien sous l'empire de ce rouge, qu'il me semblait entendre à mes oreilles l'appel déchirant de la comtesse.

Sans plus réfléchir, je résolus de me rendre au château, convaincu qu'une puissance surnaturelle me poussait sur la route.

Je montai à cheval et je dévorai l'espace.

Le lendemain soir j'arrivai aux portes du vieux manoir qui s'étaient si souvent ouvertes devant moi.

La nuit, qui descendait rapidement, était sombre et orageuse.

De gros nuages couraient, s'entre-choquant sous les fureurs d'un orage terrible, et le roulement formidable du tonnerre suivait de près les lueurs rapides qui découpèrent dans le ciel de longues traînées de feu.

Au moment où j'atteignais le pont-levis, un homme bondissant de l'intérieur du château, s'élançait sur un cheval et disparaissait au galop.

Cette apparition avait été si vive, que je n'avais même pu distinguer les formes de celui qui venait de passer sous mes yeux, et qu'il était évident que lui-même n'avait pas eu le temps de m'apercevoir.

Je m'avagai étonné de trouver le pont-levis abaissé à cette heure et la porte du château entr'ouverte.

En pénétrant sous la voûte, mon cheval se jeta brusquement de côté et refusa d'avancer.

Étonné, je descendis et j'interrogeai le sol.

Un cadavre était étendu en travers du passage, et ce cadavre était celui d'un vieux valet chargé de veiller à la garde des portes.

Une large blessure lui ouvrait la poitrine.

L'effroi me saisit, et, abandonnant ma monture, je me précipitai dans la cour.

Elle était déserte.

J'entrai dans les appartements ; là régnait un épouvantable désordre : les meubles étaient brisés, saoués, les planchers couverts de débris, les coffres forcés.

Une bande dévastatrice avait dû passer par là.

Ma terreur redoublait ; j'appelai le comte de toutes mes forces.

A mes cris, de sourds gémissements répondirent ; ces gémissements partaient de la chambre même du comte.

Je bondis vers la porte, je la poussai violemment, et je me trouvai en face du plus lugubre et du plus désolant spectacle.

C'était mon rêve réalisé dans toute son horreur.

Sur le lit gisait, inanimé, le corps demi-nu du comte.

Près du lit, à la tête du meuble, la jeune comtesse, renversée, les cheveux épars, était étendue sans vie et sans mouvement ; elle portait au cou une large blessure.

A quelques pas de là un jeune valet, la poitrine trouée, gisait également sans donner signe d'existence.

Puis partout, sur le lit, sur le plancher, sur les meubles, des flots de sang répandu.

Stupéfié tout d'abord je demeurai immobile, croyant encore être le jouet d'une fatale illusion ; mais, convaincu que c'était une réalité terrible qui frappait mes regards, je courus à Blanche, je l'enlevai dans mes bras, j'interrogeai son cœur... il ne battait plus.